

PAUL LAFARGUE

LA RELIGION DU CAPITAL

Le capitaliste mercantilise l'homme, la femme et l'enfant, afin que celui qui ne possède ni suif, ni laine, ni marchandise quelconque, ait au moins quelque chose à vendre, sa force musculaire, son intelligence, sa conscience. Pour se transformer en capital, l'homme doit auparavant devenir marchandise.

Éditions de l'éclat / éclats

« éclats »

La religion du Capital – cette farce savoureuse de l’auteur du *Droit à la paresse* – publiée pour la première fois en 1887, est le compte-rendu d’un congrès international tenu à Londres, au cours duquel les représentants les plus éminents de la bourgeoisie rédigent les Actes d’une nouvelle religion pour ce Chaos qu’ils ont créé et ont décidé d’appeler ‘Monde civilisé’. Une nouvelle religion, susceptible non seulement “d’arrêter le dangereux envahissement des idées socialistes”, mais capable de donner à ce monde chaotique et capitaliste une forme au moins apparemment définitive. Il faut bel et bien au Capital un Dieu propre, qui “amuse l’imagination de la bête populaire”.

Paul Lafargue (1842-1911), le “dernier des bakounistes”, était un homme “qu’il n’était pas possible de ne pas trouver sympathique” comme l’écrivait son beau-père, Karl Marx.

Préface de Michel Valensi

« éclats »

LA RELIGION DU CAPITAL



Marx et quelques marxistes en 1882, chez sa fille Jenny Marx-Longuet (deuxième rang à droite à côté de Charles Longuet), à Argenteuil.

Paul Lafargue (Santiago de Cuba, 1842 - Draveil, 1911) est assis au premier rang à droite, devant Laura Marx (?).

Paul Lafargue
La religion du capital

(1887)

préface de
Michel Valensi

L'éclat/éclats

Simple « idée » (en guise de préface)

À la dictature du prolétariat,
in memoriam

« *Les hommes ont toujours compris que sans un changement de dieux, tout continuera à peu près de même, et que tout change, de façon plus ou moins catastrophique, lorsque les dieux changent* » disait A. Martín à ses disciples¹. Et c'est une vérité que les catastrophes viennent de ce que les dieux changent, ou, pour être plus précis, c'est une vérité que les catastrophes viennent de ce que les hommes — de presque toute éternité — changent à souhait leurs dieux, comme ils changent aussi de 'ceci' ou encore de 'cela'.

Osera-t-on imaginer ce que serait *aujourd'hui* le monde s'il avait été « hanté » *toujours* par le

1. Il s'agit d'Abel Martín — « Poète et philosophe. Né à Séville (1840). Mort à Madrid en 1898 », *inventé* par Antonio Machado, et dont l'« œuvre imaginaire » est rassemblée dans le volume *Juan de Mairena*, tr. fr. Marguerite Léon, préface de Jean Cassou, Gallimard, Paris, 1955; et également dans le volume *Poésies*, « d'un chansonnier apocryphe », tr. fr. Bernard Sesé et Sylvie Léger, Gallimard, Paris, 1973.

même dieu? Lao-Tseu a eu beau dire, en son temps, qu'il aurait fait revenir l'homme « à l'usage des cordes à nœuds », l'homme s'en était déjà décidément éloigné et n'y serait jamais revenu, tout occupé qu'il était à *devenir* plutôt qu'à *revenir*. De la corde à nœuds il serait passé au boulier, du boulier à la machine à calculer, de la machine à calculer au calculo-laser; et à chaque nouvelle machine, un dieu nouveau, s'y adaptant avec peine, puisque – Marx nous l'a appris – « la machine s'adapte à la faiblesse du dieu pour faire du dieu faible^{A1} une machine » à *créer des mondes déjà faits*; et c'est une terrible idée que celle du même Abel Martín, selon laquelle « *Dieu ne s'est donné la peine de rien, car il n'avait rien à faire avant sa création définitive. Ce qui s'est passé, c'est tout simplement que Dieu vit le Chaos, qu'il le trouva bien et dit "Nous t'appellerons Monde"* ».

Avec le capitalisme arrogant et triomphant à l'échelle planétaire^B la question devient plus précise et plus pressante. Non content du Dieu qu'ont pu lui fournir les différentes religions et qu'il aura plié à son bon vouloir comme tout être 'devenu' chose (fût-elle divine), le capitalisme souhaite à son tour façonner un dieu qui, voyant le Monde et le trouvant *chaotique*, ravale

1. Les appels de notes A, B, C, etc. renvoient aux notes complémentaires à la fin de cette préface.

sa salive séminale et se contente de dire : cela est *bien* ; cela est le Monde.

*

La Religion du Capital, publié pour la première fois en 1887 par la Bibliothèque Socialiste de l'Agglomération parisienne du Parti Ouvrier, est le compte rendu d'un Congrès international tenu à Londres – l'année n'est pas précisée – au cours duquel les représentants les plus éminents de la bourgeoisie rédigent les Actes d'une nouvelle religion pour ce *Chaos* qu'ils ont créé et ont décidé d'appeler 'Monde civilisé' – sans se préoccuper de savoir s'il était *bien*. Une nouvelle religion susceptible non seulement « d'arrêter le dangereux envahissement des idées socialistes » (p. 29), mais capable de donner à ce monde chaotique et *capitalistique* une forme au moins *apparemment* définitive.

Cette farce savoureuse de l'auteur du *Droit à la paresse*, appelle quelques commentaires. En effet, si le capital est désireux de fonder une nouvelle religion, cela ne laisserait-il pas sous-entendre que celles en activité ne sont plus aptes à le servir et pourraient donc, *logiquement*, favoriser l'expansion des idées socialistes ? Par la voix de Thomas Huxley¹, Lafargue rappelle

1. Thomas-Henri Huxley (1825-1895) Naturaliste anglais, partisan du transformisme^c.

que les « religions de notre siècle sont un danger social »; elles sont même parfois « entachées de communisme ». Pas plus que les anciennes, aucune religion récente ne convient à ces messieurs et, comme autant de négociants en charlatanerie, les princes des dieux anciens et nouveaux – science, naturalisme, positivisme, libéralisme, patriotisme – sont éconduits sans ménagement. Non! il faut bel et bien au Capital un Dieu propre, qui « amuse l'imagination de la bête populaire ». Le catholicisme faisait cela à merveille jusqu'alors, mais, se plaint Edmond de Pressensé¹, ces « messieurs de la libre-pensée l'ont dépouillé de son prestige », sans prendre garde au fait que, de cette manière, ils sapaient à la base le monde qu'ils soutenaient « en dessous-mains » (p. 33).

Le premier à émettre l'idée de la nécessité d'une religion fondée sur le Capital est, en fait, Giffen, un « grand statisticien anglais » (p. 36). La *nécessité* d'une Religion du Capital se justifie donc *statistiquement*, et la très précise définition qu'il en donne, où la verve lafarguienne est à son comble, réjouit l'assistance: « Il est or éclatant et poudrette puante, troupeau de moutons et cargaisons de café, stock de Bibles saintes et

1. Edmond Dehaut de Pressensé (1824-1891), Homme politique et célèbre pasteur protestant français.

ballots de gravures pornographiques, machines gigantesques et grosses de capotes anglaises. » Ainsi, c'est l'activité qui consiste à considérer l'être humain comme *échantillon* d'une masse indifférenciée, qui définit, de manière très précise, les avantages d'une religion fondée désormais non plus sur le dieu abstrait ou le dieu-fait-homme, mais sur le dieu-Capital, plus facilement quantifiable, en tant qu'il est *indexé* sur la marchandise. La statistique est donc la science qui *produit* ce nouveau dieu auquel sont soumises désormais toutes les puissances qui régissent ce monde. Force est de constater que – comme on dit – nous y sommes !

Le monde dominé par la Religion du Capital dépeint dans ces six petits chapitres drôles et terribles de Paul Lafargue n'est pas sans rappeler l'*Oceania* de George Orwell. Le Capital, décrit ici comme Dieu mangeur d'hommes (IV A 2), ressemble à s'y méprendre au *Big Brother* de 1984. Ici comme là, la loi antique est renversée : si, chez Orwell, « la guerre c'est la paix, etc. », chez Lafargue, le Capital « comble la lâcheté des gloires dues au courage, ... accorde à la laideur les hommages dus à la beauté ». De même, le Dieu du Capital n'est plus *principe*, commencement ; il n'a même « aucun principe, pas même le principe de

n'avoir pas de principes » (IV, c, 1, 24). Le Dieu du Capital est fin en soi. Il est le « dernier des Dieux » (IV, E, 15), en tant qu'il règne sur un monde fondé sur la *transformation* effrénée de travail en marchandise, de l'être en chose. Mais si sa loi c'est la transformation de la marchandise en capital et de l'homme en marchandise (IV, c, 2, 29), cette loi implique aussi son propre *dépérissement*^P. Ce Dieu est *moyen terme* entre un « monde sans principe » et « un monde qui tend à sa fin ». Il est l'intermédiaire par excellence, non plus premier moteur immobile, mais *medium*; et son *incarnation* contemporaine pourrait bien être ces *médias* qui divertissent et subjuguent l'homme : le *divertissent* de sa fin irrévocable et le *subjuguent* sous le poids du travail^E.

Orwell avait bien vu la chose, faisant du *télécran* l'instrument absolu du Dieu-Big Brother (ce que Lafargue appelle les « cent yeux vigilants » que le capitaliste braque sur le travailleur [IV, c, 2, 33]). Et ne pourrait-on pas dire que de nos jours le Capital ait trouvé, avec la télévision, son Dieu tout-puissant, à tel point qu'ici ou là en Europe, il se fait *représenter* non plus par les seuls détenteurs du pouvoir économique, mais bel et bien par des « chevaliers multiface », capitalistico-télévisuels ?

On l'a vu, le propre de ce Dieu du Capital